

# Pluie

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **27 (1959)**

Heft 9

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569986>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# PLUIE

par Daniel

A Charles. hélas !

Le taxi avance sans peine, malgré les nombreuses voitures qui l'entourent. La maîtrise du chauffeur, en cette nuit de pluie et de gel, est remarquable. Mais que m'importe !

Qu'importe la féerie des enseignes lumineuses, le jeu des réverbères multicolores sur la chaussée humide et brillante comme un miroir. Que m'importe les gouttes d'eau qui s'écrasent contre les vitres avec un bruit sec.

Robert est à mes côtés, le visage dur, fermé, luttant pour rester droit contre les mouvements de la voiture lancée à travers les rues encombrées. J'évite de le regarder et m'obstine à fixer l'essuie-glace qui, à la manière d'un métronome, semble battre la mesure.

La gare ne saurait être loin. Dans quelques minutes, tout sera terminé. Nous nous dirons au revoir, hâtivement, sans lever les yeux. Le train m'emportera vers une destination incertaine et lui, sur le quai, seul enfin, fera ses premiers pas dans une nouvelle existence.

Que c'est idiot ! Tant d'espoirs, de passions, de mots fous, de promesses et de projets pour en arriver là, à ne plus oser ouvrir la bouche et à se tenir, l'un à côté de l'autre, comme des étrangers, pis encore, comme des ennemis.

Il est des situations qui ne s'expliquent pas. A quoi bon lutter ? A quoi bon chercher des responsables ? On finit par renoncer, davantage par lassitude que par indifférence. On en arrive même à ne plus pleurer, faute de larmes. Ce qui n'empêche, tout au fond de soi, de souffrir, autant que la première fois ; car on souffre de la même façon qu'on a aimé. Plus grand était l'amour, et plus grand sera le deuil.

La ville, joyeuse sous ses lampes, est triste sous la pluie. La gare, bientôt, qui était le commencement, sera la conclusion.

Puis il y aura la foule bruyante et inquiète, qui crie pour n'entendre battre son cœur ; les gosses que les voyages rendent insupportables ; les odeurs et les miettes de ceux qui ne peuvent s'offrir un repas au wagon-restaurant. Il y aura le poids tout rond de la vie, que je voudrais ignorer en fermant les yeux. Il y aura aussi la nuit, plus longue et plus réelle que jamais. — Et pourtant ! Le printemps a existé.

Je descendais du quai, le sourire aux lèvres et me jetais dans des bras tendus pour me recevoir, sans me soucier des gens qui, interloqués, nous dévisageaient. Le bonheur des uns, toujours, étonne et attriste les autres ! Et nous partions à la découverte de la ville, feignant ne point la connaître, uniquement pour le plaisir de revivre des souvenirs encore tous neufs, de retrouver les lieux bénis qui avaient vu naître et s'épanouir notre amour. — Puis nous montions lentement les escaliers, main dans la main, goûtant à chaque marche d'un bonheur se précisant au fur et à mesure que nous approchions de l'unique porte qui, dans la grande maison par ailleurs indifférente, avait pour nous une signification particulière.

Le printemps a existé jusque dans nos lettres, qui faisait fleurir de jolies phrases. La joie ne nous quittait pas, même lorsque nous devions nous séparer, car nous savions que ce n'était pas pour longtemps. Nous nous aimions. Nous aimions à le répéter sous le couvert de l'enveloppe, dans le creux de l'oreille ou à haute voix, dans la chambre, alors que nous ne faisons qu'un par la grâce d'une étreinte qu'il nous aurait ravi de voir se prolonger à l'infini. Un besoin d'éternel printemps !

Mais nous avons compté sans la vie, quand bien même nous y étions le plus attachés.

Certaines douleurs enlèvent jusqu'à l'envie — ne serait-ce que pour n'être pas seul à souffrir — de crier son désespoir.

J'ai mal, et doublement mal, pour ne pouvoir le dire à personne.